

www.elitfrancais.com

On vous veut du bien
depuis 1977

Université McGill
volume 90, numéro 19

Le Délit

Montréal, le mardi 24 octobre 2000

français

Zoom dans la toilette

[page 3]

La reine des grenouilles

[page 6]

Passion Youssy

[page 11]



Actualités

«Non au G-20!»

CÉLINE FURI

C'est devant le Centre Sheraton, boulevard René-Lévesque, que s'est formée hier après-midi une masse étudiante criant haro sur la conférence du G-20.

Le regroupement a été initié devant les Roddick Gates par un nombre impressionnant de McGilllois (pas qu'on voudrait sous-estimer la vibrante fibre militante tout à fait typique de notre institution) auxquels se sont par la suite agglutinés une majorité de Concordiens, des Uqamiens, et une poignée d'étudiants en sociologie de l'Université de Montréal. Sur des rythmes sporadiques scandés par les djembes, des slogans en trois langues, le soundtrack de Star Wars, on décriait en chœur la réunion à huis clos des 20 grands de ce monde: membres du G-7, représentants du Fonds Monétaire International, de la Banque Mondiale, de l'Union Européenne, et de 12 pays en voie de rejoindre le niveau de développement des sept premiers.

«Les populations n'ont pas leur mot à dire. [...] Ce sont les aristocrates, ceux qui ont des intérêts capitalistes qui prennent les décisions. [...] Il n'y a aucune consultation», déploraient Nicolas Goyette et André Marceau, deux étudiants de l'Université de Montréal ainsi que Nicolas Champagne de l'UQAM. Un étudiant de la faculté de management de McGill s'indignait également du caractère non démocratique de la conférence internationale: «C'est un processus qui ignore l'avis des gens, et de toute façon, on sait comment ils [les chefs d'État] arrangent les consultations populaires...» C'est aussi un événement qui entre dans la ligne de pensée de libéralisation des marchés, et à travers le marché on peut seulement s'exprimer avec de l'argent. [...] On tient compte que des ressources, et non des besoins des individus.»



que les jeunes manifestent et fêtent

À partir de ce consensus autour de l'intolérable élite qui joue avec les gros sous et se joue de l'opinion des peuples qu'elle est censée représenter, le message protestataire s'éclectise... À un point qui risque de remettre en question l'impact véritable d'une telle manifestation, pensent certains. D'autres soutiennent que c'est là justement la preuve que le phénomène en est un d'une ampleur non négligeable puisqu'il atteint toutes les sphères de la société. Clans anarchistes, révolutionnaires gauchistes, zapatistes côtoyaient en effet des pancartes aux messages non moins

diversifiés: «Empêchons la ZLEA [Zone de libre-échange des Amériques]», «Stoppez le contrôle corporatif», «Le capitalisme tue», «Le néo-libéralisme détruit le monde», «le PQ alimente les haines entre les communautés».

Le mécontentement généralisé s'est personifié en la cible vivante de l'organisateur de la conférence de vendredi dernier, Paul Martin. Deux flèches simultanées lui étaient destinées: des reproches quant à son mutisme concernant l'événement, et d'aussi virulentes réprobations au sujet de ses actions sur le plan national – des coupures dans les programmes sociaux selon le modèle du FMI, et même la détérioration par sa faute des parcs provinciaux!

Les vitres fumées de l'hôtel Sheraton étant sûrement pare-flèches, les manifestants audacieux ont préféré un oeuf et des sacs de peinture comme projectiles sur les visages impassibles des sommités en cravate. ☉

«Ce sont les aristocrates, ceux qui ont des intérêts capitalistes qui prennent les décisions»

Science

C'EST AU MONT-ROUQUET QU'IL A

Cousin HUUUUUUUUub!

DANIEL BENGHOZI

Mercredi dernier s'est tenue à McGill une conférence sur la cosmologie, c'est-à-dire sur la formation et l'évolution de l'univers. L'auditoire était composé de deux types de personnes: celles qui venaient s'instruire sur ce sujet et celles qui venaient pour voir de leurs propres yeux Hubert Reeves, l'illustre scientifique.

Hubert Reeves, pour ceux qui ne le connaissent pas déjà, est un astrophysicien de réputation internationale et d'origine montréalaise qui a fait une partie de ses études à McGill. Ceux qui, comme moi, ne sont pas capables d'éteindre la télévision lorsque la ville dort profondément sont certainement tombés sur ses émissions minimalistes au Canal-savoir ou à Télé-Québec où, malgré l'heure tardive, il nous entraîne dans un tourbillon d'étoiles, de galaxies et de graphiques.

Cousin de Panoramax et du Comte de Champignac, ce petit homme sans âge porte, étiqueté sur son large front, un avertissement: attention, savant! La barbe blanche et les cheveux hirsutes

comme tout grand sage qui se respecte, Hubert - car la familiarité vient naturellement à son approche - reste modeste et même gêné sous les pluies d'applaudissements.

«...il nous livre les secrets de l'univers, du Big Bang aux trous noirs...»

ments. Pourtant, sa carrière a de quoi faire envier tout scientifique. Vivant entre Paris et Montréal, Hubert garde un pied dans chaque continent: dans l'un, directeur de l'Institut de Recherche scientifique et dans l'autre, professeur à l'Université de Montréal. Auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation, il nous livre les secrets de l'univers,

du Big Bang aux trous noirs, avec toute la simplicité que le permet le sujet.

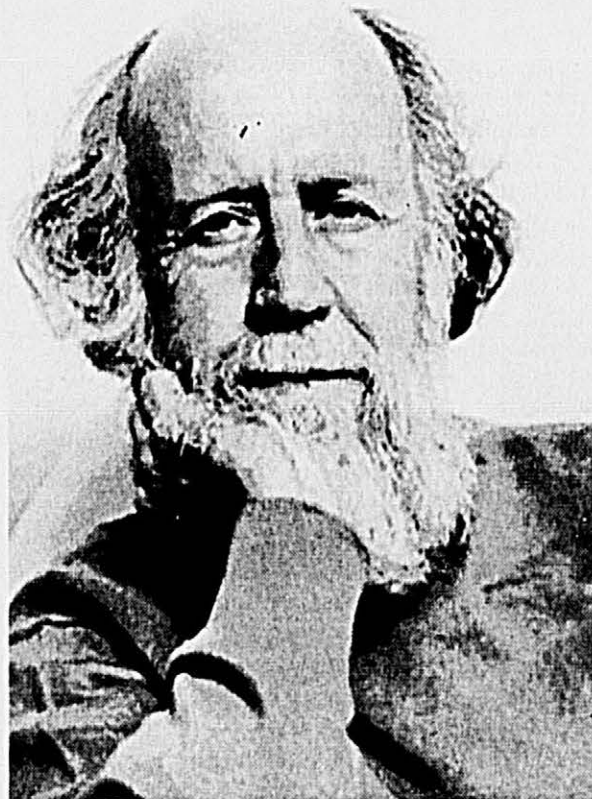
Philosophe de l'univers

Mais Hubert troque volontiers le sarrau du physicien pour la toge de l'humaniste. C'est ainsi qu'après avoir esquivé comètes et météores, enduré le froid de l'espace interstellaire aussi bien que le feu des étoiles bleues et bravé d'obscurs trous noirs, Hubert nous rappelle que la seule menace qui pèse sur l'humanité, c'est l'homme. Loin de s'abandonner dans les chiffres, il joue l'intermédiaire entre les théories de l'univers et la philosophie.

Heureusement, le savant ajuste ses propos à son auditoire. Au début de la conférence, il demande tout bonnement aux étudiants qui ne sont pas en physique de s'identifier: visiblement, les aspirants physiciens de McGill avaient d'autres chats à fouetter

ce soir-là. Il nous a donc entretenus, pendant un peu plus d'une heure, des bases de la cosmologie moderne, mais en gardant une approche globale et simplifiée. Comment par exemple la théorie du Big Bang a été vérifiée et acceptée par la communauté scientifique? Ou comment les êtres vivants trouvent leur commun ancêtre dans la plus lointaine étoile ou galaxie de notre univers? Autant de questions auxquelles Hubert tente de répondre.

Tout au long de son exposé, il nous montre en quelque sorte que notre foyer à tous n'est pas la planète Terre, ce grain de sable dans le désert, mais bien l'univers entier, aussi méconnu soit-il. Bref, rien de nouveau pour celui qui a déjà lu ses livres ou regardé ses émissions, mais Hubert communique si bien sa passion que c'est un plaisir de le voir enchaîner si habilement théorie, concret et imaginaire. ☉



la sagesse pure: Hubert Reeves

Nous protégeons votre santé!

Barbara Beattie travaille avec son chien détecteur Rookie et ses collègues de l'Agence canadienne d'inspection des aliments. Ils veillent à empêcher l'entrée au Canada de produits interdits qui pourraient nuire à nos plantes et animaux ou contaminer nos ressources alimentaires. C'est un des nombreux services qui ont pour but de protéger la santé des Canadiens.

Pour en connaître davantage sur les centaines de services offerts par le gouvernement du Canada :

- visitez le Centre d'accès Service Canada le plus près
 - visitez le www.canada.gc.ca
 - ou appelez au 1 800 O-Canada (1 800 622-6232),
- Téléscripteur/ATME : 1 800 465-7735

Canada



Editorial

ÉDUCATION INC.

DOMINIC CÔTÉ

Les étudiants de l'université Concordia ont récemment dit non à la présence des affiches de ZOOM MÉDIA. Par voie de voie de référendum ils ont rejeté la présence de la publicité sur le campus et dans les toilettes publiques, poussant l'administration à refuser un contrat de 25 000\$. Ces étudiants étaient fiers d'avoir mis fin à l'envahissement publicitaire dans leur investissement du savoir. Fini le harcèlement publicitaire corporatif! Fini la poursuite du public-cible jusque dans ses activités les plus intimes! Cependant, si on aurait pu croire à une conscientisation populaire marquée par un véritable besoin de respect vis-à-vis les étudiants, des développements subséquents jettent une ombre sur ces louables idéaux. Si vous avez visité l'université Concordia dernièrement, vous aurez remarqué d'emblée ce paradoxe. Aussitôt défaits de l'envahissement publicitaire de Zoom Média, l'université Concordia fut le théâtre d'une campagne publicitaire des plus sauvage, menée par les propres avocats de l'intérêt étudiant. Partout, sur les murs, dans les corridors et dans les toilettes publiques les partisans du 'oui' et du 'non' de l'accréditation de l'association étudiante se menaient une guerre sans merci.

Or, si les étudiants ne sont pas prêts à accepter le dit «envahissement des universités par le corporatisme», on ne peut que remarquer une certaine confusion dans leur position. Ces contestations ne représenteraient-elles pas un refus accessoire, alors que les véritables enjeux restent dans l'ombre?

Le véritable problème avec l'envahissement des campus universitaires par les corporations se situe à un autre niveau. Si l'on peut questionner l'incrustation des logos corporatifs à McGill, entre autres la présence d'une loge COCA-COLA pour les étudiants internationaux, la possibilité d'avoir une carte VISA-McGILL, la publicité de GM dans les toilettes; tout cela n'a en fait qu'une portée restreinte. Ces exemples témoignent cependant de l'infiltration du corporatisme. Mais on devrait plutôt considérer un autre «envahissement», celui touchant à l'esprit même de la mission universitaire.

C'est un effet pervers dont nous entendons trop peu parler, celui du dirigisme de la recherche universitaire. Questionner l'influence grandissante des corporations à ce niveau est nécessaire. Nul besoin de verser dans le romantisme nostalgique ou d'accepter comme inexorables les orientations instrumentalistes. Prenez l'exemple des chaires de recherche. La donation, annoncée avec grande fierté en début d'année, de plus de 60 millions par R.H. Tomlinson, directeur fondateur de

GENNUM CORPORATION, permettra la création de six chaires à McGill. Il y a place à spéculation sur les objectifs de recherches qui seront mis de l'avant, sûrement connexes au champ d'activités scientifiques de cette compagnie et orientées par le marché. Par ailleurs, considérons les investissements de DESJARDINS dans le programme d'Études sur le Québec de l'ordre de 300 000\$ sur cinq ans.

Ce département accueille même un «PROFESSEUR INVITÉ DESJARDINS». La semaine dernière,

McGill accueillait un colloque sur le MOUVEMENT COOPÉRATIF AU COEUR DU XXI^{ème} SIÈCLE. Dans ce cas, on doit

se demander si l'esprit critique devant être propre aux universitaires ne risquerait pas d'être biaisé. Il serait trop facile de tomber dans la dénonciation. Nous ne pouvons qu'espérer des mécanismes pour éviter de pervertir le terreau universitaire. Fondamentalement, il faut lancer un appel à la transparence et à la vigilance.

Les dirigeants de notre institution ne sont sans doute point inconscients de leur responsabilité. Cependant, ils sont subordonnés dans une certaine mesure aux décisions politiques gouvernementales vis-à-vis l'éducation. Tout en retourne aux priorités de financement des universités. Au Québec, cette politique est déterminée par le nouveau «contrat de performance» du ministre de l'éducation. Donc, si

le programme du Parti Québécois laisse miroiter l'importance de l'éducation comme élément moteur de son «projet de société», c'est-à-dire comme force formatrice de la culture, il rallie en fait l'idéologie de la performance académique. Il en serait de même avec un Parti Libéral au

pouvoir. En effet, on affirmait dans le dernier congrès des «bulletins d'écoles» permettant de connaître et comparer les performances des établissements d'enseignements. La nouvelle université est l'université d'excellence, reléguant à l'arrière plan l'université de culture. Y aurait-il consensus, pour une fois, dans les vues politiques québécoises? En terminant, on pourrait se demander si cette orientation politique ne serait le résultat de l'érosion de pouvoir de l'état-nation face à la mondialisation. Car lui aussi, à l'image des universités, n'échappe pas à l'influence du corporatisme redéfinissant notre société. Espérons que cela n'aura pas comme effet de faire de nous de simples acteurs produisant des modes de pensées standardisés et des idéaux consommables. ☉



Le rédacteur de cette invitation, en proie à une violente crise d'angoisse de la page blanche, vous encourage à réfléchir à la métaphore profonde illustrée dans l'image de gauche et à nous faire part de vos traits de génie lors de la réunion hebdomadaire du plus grand hebdomadaire francophone publié sur le campus de McGill, ce soir mardi, 17h30, local b-03 du Shatner.

Le D^élit
français

Le D^élit français est publié par la Société de publications du Daily. Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du D^élit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le D^élit est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse universitaire indépendante du Québec (PUIQ). Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent. ISSN 1192-4608

Le D^élit français

rédaction en chef
Philippe de T'Serclaes

rédaction nouvelles
Céline Furi
François Pradella

chef de pupitre, culture
Jonathan Arès
Évangéline Faucher

assistante à la rédaction
Anne-Marie Rollin

coordonnateur de la mise en pages
Fon deVuono-powell

coordonnateurs de la photographie
Bartek Komorowski

coordonnatrice correction
Annie Sabourin

collaboration
Daniel Deschênes
Josée Poirier
Simon Nicholoff
Mathieu Gosselin
Annabelle Seery
Joseph Reynaud
Zdenka Dobiasova
Annick Brabant

Le McGill Daily
coordination à la rédaction
Ben Errett

gérance
Marian Schrier

assistance à la gérance
Pierre Bullion

publicité
Sasha Dechene
Boris Shedov

photocomposition et publicité
Cameron Campbell

L'usage du masculin dans les pages du D^élit français vise simplement à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

www.deliifrancais.com

delitfrancais@hotmail.com

3480 McTavish, bur. B-03
Montréal, Québec, H3A 1X9
Téléphone: (514) 398-6784
Télécopie: (514) 398-8318

PUBLICITÉ
Téléphone: (514) 398-6790
Télécopie: (514) 398-8318

Assez, crisse! François se soulage sur:



Les Américains et les mignons petits sachets

FRANÇOIS PRADELLA

L'instant précis où les lumières se tamisent au cinéma, où on se cale dans son siège et que les «previews» commencent, c'est là qu'on déconnecte, qu'on décroche pour deux heures. Le désavantage, aujourd'hui, c'est que les litres de liqueur et les chaudières de popcorn sont désormais omniprésentes. Comme quoi, même au cinéma, on redevient ce qu'on est vraiment: des Américains.

Pas cons, pas bêtes, mais Américains. On aime le gros. On siphonne notre coke et on englouti notre popcorn. Et après une heure, on a une envie de pisser incroyable, comme si notre vessie allait exploser. C'est ça le cinéma. C'est le gros. Plus on en redemande, plus on aime ça. Les Américains ne sont pas cons, encore moins bêtes. Peut-être juste un peu innocents, comme nous. Nous sommes Canadiens pour certains, Québécois pour d'autres, mais quand sommes-nous devenus Américains? Quand est-ce que la transition s'est faite? On aurait au moins pu nous avertir.

Je n'ai rien contre les Américains. Ils sont gentils et faciles à reconnaître, comme nous. Ils ne sont pas trop compliqués. Ils aiment les choses simples, comme nous. Le baseball, Monica Lewinsky et Dieu. Ils sont puritains, comme nous. Ils sont parfois agaçants, avec leur élan patriotique à n'en plus finir. Ils ont le 4 juillet, nous on a le 24 juin ou le premier juillet. Mais merde, à bien y penser, nous sommes autant Américains que les Américains eux-mêmes. On a bien beau aimer Fidel Castro, dans le fond, on ne l'aime pas vraiment. C'est juste pour faire chier les Américains qu'on l'applaudit plus fort que le président Carter aux funérailles de Trudeau. On essaie de les faire chier, mais au fond, on les agace. Et on agace que ceux qu'on aime.

Alors pourquoi avoir enlevé les mignons petits sachets au McDo. Fait chier! Au lieu d'utiliser ces mignons petits sachets, on a des casseaux de ketchup. Qu'est-ce qui est plus mignon, un petit sachet ou un casseau. Poser la question, c'est y répondre.

Mais, me direz-vous, où est le rapport entre les mignons petits sachets et les Américains? Eh bien voilà. Puisque nous sommes Américains, mais aussi Québécois ou Canadiens, pourquoi pas fluster les casseaux et toujours avoir des mignons petits sachets? Comme ça, on pourra nous différencier un tant soit peu de nos voisins du Sud. La mondialisation attaque nos McDos, alors levons notre majeur bien haut et réclamons des mignons petits sachets. Rien de moins mes amis.

Supplément à chier :

Le post-modernisme: Ça veut dire quoi au juste
Les banlieues: C'est pas la ville, c'est pas la campagne, c'est quoi?

Les bas blancs: Tellement pas cool man

La rue Sainte-Catherine: Trop, c'est comme pas assez

L'aspartame: Y en a pas partout et c'est pas bon

Les chroniques inutiles: Ça me fait chier pas à peu près



Le G-20 à Montréal: avant-goût du Sommet des Amériques?

SIMON NICOLOFF

La Banque Mondiale, le FMI ainsi que les ministres des finances du G-20 se réunissent à huit-clos les 24 et 25 octobre au Centre Sheraton de Montréal. Au menu habituel, libéralisation des échanges et possible réduction de la dette des pays les plus endettés.

Après avoir enflammé Seattle, Washington et Prague, voilà que deux des institutions internationales les plus contestées débarquent à Montréal. Le FMI et la Banque Mondiale (BM) ont vu le jour il y a de ça un demi siècle lors de la signature des accords de Bretton Wood. À l'époque, leur philosophie se basait, entre autres, sur la restructuration économique et sur la protection de l'environnement (Chossudovsky, the « Economic Medecine », 1998). Les choses ont quelque peu changées depuis. Que ce soit la dévaluation, le libéralisation des échanges, la désindexation du salaire minimum ou la privatisation à outrance, les effets des politiques d'ajustements structurels du FMI et de la BM sont dévastateurs. Michel Chossudovsky, professeur d'économie politique à l'Université d'Ottawa, peint certains exemples de ces réformes dans son ouvrage, la Mondialisation de la pauvreté (Ed Écosociété, 1998). Par exemple, à Caracas, en 1989, une révolte populaire résultant de l'augmentation de 200 p. cent du prix du pain éclata contre le FMI. En 1990, au Pérou, les prix «Fujishocks», implantés par le président Fujimori après une rencontre avec le FMI-BM, ont augmenté par 31 fois le prix du gaz et a indexé le salaire minimum 90 fois inférieur à sa valeur dans les années 70.

À quoi peut-on s'attendre de la rencontre montréalaise? À une préparation à la signature de la Zone de Libre Échange Américaine (ZLEA)? «Je ne sais pas, déclare le principal intéressé, Michel Chossudovsky, dans une très brève entrevue, ils ont tout un ordre du jour sur des questions financières, sur la dette, etc. De plus, il n'y a pas uniquement des pays d'Amérique du Sud, la Chine et l'Indonésie étant présent». À propos du G20, le professeur remarque: «c'est un peu comme l'agenda du G7; les ministres des finances vont parler de questions économiques, du Nouvel Ordre Mondial.» Du quoi? «L'internationalisation des politiques macro-économiques transforment l'économie nationale des pays du tiers-monde en réserve de main-d'œuvre bon marché et de ressources naturelles», répond Mr Chossudovsky.

La principale différence entre le Sommet des Amériques de 2001 et le G20 concerne l'Organisation. Québec accueillera la plénière de l'Organisation des États Américains (OEA) incluant les 35 pays d'Amérique Latine, Antilles et Barbades (à l'exception de Cuba, exclu depuis 1962). Selon certaines

sources, plus de 75 000 personnes se sont données rendez-vous, du 23 au 25 avril 2001 pour que cesse cette domination verticale. Après tout, 20 p. cent des gens les mieux nantis sur Terre recoivent 83% du revenu mondiale contre 5,6 p. cent pour 60 p.

cent des gens les plus pauvres. Alors, si le mot égalité vous tient encore à cœur, rendez-vous le 24 octobre à 17 heures devant le Centre Sheraton (René-Lévesque et Stanley) ☉

Informations : 514-846-0644.



Les policiers et les manifestants, dans une de leur rencontres habituelles.

le château
ENTREPOT

Soldes Semi-annuels FOLIE DE MINUIT

Des milliers d'articles à des prix incroyables
(vendredi, le 27 octobre de 9:00 jusqu'à minuit)



5225 Jean-Talon ouest



5158 Boul. St-Laurent



4119 Jean-Talon est

Le Congrès de la liberté

MATHIEU GOSSELIN

Tous les membres du Parti libéral du Québec étaient réunis du 13 au 15 octobre dernier à Québec pour le 28^e congrès du PLQ intitulé «Un Québec pour tout le monde: La liberté de choisir». Ce congrès était d'une grande importance pour les libéraux, car il représentait le point de départ de leurs visions pour les prochaines élections en plus du vote de confiance des membres pour leur chef Jean Charest.

M. Charest, avec l'assurance d'avoir décroché lors du vote de confiance un résultat fracassant de 95,25 p. cent, en a profité pour dévoiler lors du congrès les nouvelles orientations du parti qui permet-

tront au Québec de prospérer d'avantage dans l'avenir. Le thème unificateur du congrès: la liberté de choisir représentait la base des nouvelles tendances du parti pour les élections en 2002. Le PLQ veut que les Québécois aient la liberté de choisir en ce

qui concerne les enjeux importants de la société, tels que: le choix pour les citoyens de fusionner leurs municipalités ou non, le choix pour les patients d'avoir recours à un système de santé public ou privé, le choix pour les parents de garder leurs enfants d'âge préscolaire à la maison ou non et le choix pour les homosexuels de se marier ou non.

Le député libéral et critique en matière d'affaires municipales, Roch Cholette, a déposé au congrès une proposition réaffirmant l'opposition du PLQ aux fusions municipales forcées. La proposition faisait suite à l'intention des libéraux d'adopter une loi qui permettrait aux citoyens de se prononcer par référendum sur l'annulation de toute fusion forcée de leurs municipalités s'ils sont portés au pouvoir aux prochaines élections. Pensez-vous vraiment que la liberté de fusionner doit-être accordée aux municipalités et à leurs citoyens? Michel Venne écrivait lundi dernier dans le *Devoir* que peut-être «la liberté complète des municipalités [n'est pas] compatible avec les nécessités d'aménagement du territoire, avec les exigences de distribution au meilleur coût des services publics, avec la volonté de doter les entités locales des moyens requis pour concurrencer les agglomérations urbaines situées ailleurs en Amérique du Nord, quand on sait que la richesse des nations passe largement par les villes de nos jours?»

La promesse de tenir des référendums pour annuler toutes les soit disant fusions forcées en a indigné plus d'un du côté du Parti Québécois dont notamment la vice-présidente, Marie Malavoy. Elle affirmait lors d'un point de presse que ce n'est pas «en tripotant ce que le gouvernement précédent a fait qu'on progresse» en tant que société. Par ailleurs,

une proposition de la commission jeunesse du PLQ permettant aux patients qui en ont les moyens de payer pour obtenir des services médicaux a été facilement adoptée sans trop grande opposition lors de son étude en atelier. Cependant, le lendemain, plusieurs personnes ont reproché au Parti libéral de vouloir instaurer au Québec un système de santé à deux vitesses où les riches seraient encore avantagés et les moins nantis dépourvus. Nonobstant, seulement une minorité de militants libéraux s'est opposée à l'approbation d'une étude voulant que le patient soit libre de choisir une assurance privé ou d'assumer lui-même le coût élevé de traitements médicaux. M. Charest a tenté

de se faire rassurant en insistant que toute solution doit s'opérer «dans un système public à une vitesse [et que] nous avons, comme société, l'obligation de faire ce débat». Mme Malavoy exprimait ses inquiétudes face à un système immoral

qui «risque fort de creuser un écart dans la population entre les riches qui pourront être soignés et les pauvres qui ne le pourront pas».

Avec un congrès sur le thème «la

liberté de choisir», ne croyez pas que le PLQ n'imposera pas quelques-unes de ses visions. Notamment, sur un sujet très chaud, qui est celui de l'enseignement de l'anglais dès la première année du primaire dans les institutions d'enseignement francophones. La commission politique libérale proposait que les parents soient libres d'accepter que leurs enfants

reçoivent des cours d'anglais dès la première année ou non. Les délégués libéraux n'ont pas seulement approuvé la proposition de leur commission politique, mais ils l'ont également modifiée en imposant l'apprentissage de l'anglais obligatoire à partir de la première année à la grandeur de la province. Cependant, le PLQ précise que les enseignants concernés devraient suivre des cours de perfectionnement avant l'application de cette nouvelle loi.

Ils ont débattues de nombreuses



Jean Charest croit que les Québécois ont manqué de leur modèle

idées et approuvées plusieurs propositions dont une voulant la mise sur pied d'un «bulletin d'information» qui permettrait de connaître et comparer les performances de chaque établissement scolaire. M. Charest croit que se serait important d'avoir un «bulletin d'information» géré par une commission indépendante et accessible à toute la population puisque «ni l'indifférence ni l'ignorance ne sont un choix de société».

Les délégués libéraux ont fait foi également d'une grande ouverture d'esprit en se prononçant en faveur

du mariage civil entre conjoints de même sexe. Une fois le 28^e congrès des membres du PLQ terminé, Jean Charest faisait déjà le bilan en qualifiant le congrès de «très riche en débat et en termes de nouvelles idées». Le chef libéral se sentait revitaliser d'énergie avec le nouveau vote de confiance (95,25 p. cent) que son parti lui avait accordé. Il en avait grand besoin avec les travaux parlementaires qui débiteront dans deux jours après le congrès et l'élection provinciale qui se pointe dans moins de deux ans. ☉

LA DÉMOCRATIE N'EST PAS UNE MARQUE DE YOGOURT

JOSÉE POIRIER

Le 16 octobre 1970. Au lendemain de l'arrivée des troupes de l'Armée canadienne à Montréal, le gouvernement fédéral proclame effective la Loi des mesures de guerre. Et vlan dans les dents.

En fait, le gouvernement Trudeau n'a rien inventé: cette loi date de la Première Guerre mondiale. Elle fut ensuite mise en rencart jusqu'à sa deuxième sortie, soit pour la Seconde Guerre mondiale. Reléguée aux oubliettes après avoir été d'une efficacité incontestable, elle ne sera réactivée qu'à la Crise d'octobre de 1970. En plus de centraliser toutes les activités politiques à un groupe très restreint de têtes dirigeantes, cette loi se caractérise par son autoritarisme: elle permet de sauter des étapes du processus démocratique ainsi que de réquisitionner tous les produits et services dont l'armée a besoin. Mieux encore, elle autorise qu'on enferme des gens sans procès, qu'on censure rigoureusement et même qu'on limite les déplacements des personnes. Oui, vous avez bien lu.

Il y a 30 ans de cela, alors que le Québec était en période de grands bouleversements, cette loi fut imposée. Tu discutes politique avec des amis, tu es terroriste, je t'enferme. Tu te promènes dans la rue tard, je t'enferme. Tu t'opposes aux procédés gouvernementaux, tant pis pour toi. Tu veux un avocat, meilleure chance la prochaine fois. Liberté d'expression et d'opinion politique, connais pas. Ces «mesures de guerre» ont marqué les Québécois qui ont vécu la Crise. Oui, ici. Oui, l'heure était grave. Mais bon, c'est loin ça. Trois décennies déjà.

Non, justement. Quelqu'un peut-il m'expliquer comment un peuple, après une crise aussi importante dans son histoire, qui a bouleversé jusqu'à ses fondements, peut oublier? On ne parle pas de l'époque de la création de l'univers, merde, mais d'un mois d'octobre que nos parents et grands-parents ont vécu. Et qui a façonné notre histoire en tant que peuple, mais aussi en tant que société démocratique.

Faisons abstraction pour un instant de la raison pour laquelle cette loi «spéciale» fut réactivée. Car il ne faut pas se leurrer: rien ne nous assure qu'elle ne reviendra pas un jour, dans un nouveau contexte. Au-delà de sa justification, cette mesure extrême est-elle acceptable dans un système démocratique? Les droits ne sont pas là pour être suspendus et remis à volonté. N'est-ce pas une forme d'absolutisme que d'imposer sa vision des événements, son opinion sur la situation? Joyeuse coïncidence, le gouvernement n'a pas vraiment à aller chercher l'approbation de ses citoyens: il est devenu demi-dieu par décret de la loi. Et les dieux, ça a l'air qu'ils sont pas au-dessus de la démocratie.

Je m'inquiète de cette fine ligne qui délimite les pouvoirs de nos élus des «extrémistes dangereux» qu'ils condamnent. D'une part, on censure, interne sans motif valable et suspend des droits.

De l'autre, on kidnappe et garde en otage les symboles du danger qui menace. Chacun de son côté se justifie, ralliant ou non une majorité de compatisants. Des conséquences et des buts différents, certes, mais les mêmes méthodes: limiter les libertés. La fin justifie-t-elle vraiment les moyens? Entre les deux camps, il n'y a qu'un petit pas à franchir.

Pour les militants de la cause nationaliste, le 16 octobre 1970 fut un retour en arrière de 400 ans. Pour le gouvernement de l'époque et ses victimes directes, M. Laporte et Cross, une énorme épreuve. Je n'approuve rien. Le passé est derrière et on ne doit pas le regretter, mais apprendre de nos erreurs.

Il y a trente ans, les Québécois, les leaders des mouvements politiques, des amis ainsi que des membres de ma famille, tous ont souffert. Mais pire encore, c'est une société avec son système politique et ses convictions qui en ont pris pour leur rhume. Aujourd'hui et demain, ici et ailleurs, qu'est-ce qui nous attend?

Personne ne répond. Personne n'y pense. On a mieux à faire: on doit fêter la Saint-Jean avec notre ceinture fléchée à la taille, du sirop d'érable d'une main et une poutine de l'autre. Ça se célèbre, une culture et des valeurs qu'on défend depuis 400 ans. Je me souviens, clament-ils. Ah bon. ☉

«Tu discutes politique avec des amis, tu es terroriste, je t'enferme. Tu te promènes dans la rue tard, je t'enferme. Tu t'opposes aux procédés gouvernementaux, tant pis pour toi»

Le Français à McGill

La Reine des grenouilles

ANNIE SABOURIN

Le Délit présente la nouvelle commissaire francophone

Unique candidate à ce poste, Valérie Grenier-Lafon a été acclamée au début d'octobre commissaire francophone de l'AEUM 2000-2001. Elle doit donc désormais représenter les intérêts de la communauté francophone auprès de l'association étudiante.

Après une courte procédure, car elle était seule en liste, Valérie Grenier-Lafon, une étudiante de deuxième année en science politique, a pris ses fonctions en tant que commissaire francophone de l'AEUM.

Malgré le fait qu'il soit peu connu, le poste de commissaire francophone de l'AEUM a été créé il y a quelques années. Relevant du vice-président Affaires universitaires, cette fonction sert principalement à représenter les intérêts des francophones à McGill. La commissaire veille aussi au respect des droits des francophones, conseillant à l'occasion les autres élus de l'AEUM dans les questions francophones.

Son implication

«Je me suis impliquée] première-

ment parce que je pensais que ce serait amusant et deuxièmement, je pensais qu'il y avait un véritable besoin». Toutefois, Valérie ne réfute pas le fait que sans Louis-Philippe Messier, le commissaire francophone des deux dernières années, elle n'aurait jamais connu le poste et elle lui doit donc en partie son implication actuelle.

Sa vision du poste

Pour Valérie, une partie de la tâche de commissaire est d'aider les étudiants francophones qui la contactent lorsqu'ils ont des problèmes, elle se voit donc comme une personne ressource. «J'ai une place dans l'AEUM qui agit surtout au niveau de la vie étudiante, donc je me vois plus comme la personne permettant une plus grande implication des francophones dans la vie étudiante. Je travaille aussi pour qu'il y ait plus de français, pour que la culture francophone soit plus intégrée dans la vie étudiante de McGill. Les clubs sont souvent unilingues anglophones, je vais changer cela pour que les francophones se sentent

plus acceptés dans leur université», explique-t-elle quant à son rôle.

Ses projets

«Le Réseau [un nouveau club francophone] est mon projet principal cette année, affirme Valérie à ce sujet. La plupart des activités que je compte faire tels des fêtes, des conférences, des concerts, etc, vont être faites par le biais du Réseau [...] avec l'aide d'autres clubs.» Toutefois, elle n'a pas de projets précis pour ce semestre autres que le démarrage du Réseau, qui prend beaucoup de son temps, en partie à cause de son arrivée en fonction tardive. Malgré tout, elle a déjà travaillé pour l'AEUM en traduisant le site Internet de l'association étudiante qui désire le rendre bilingue d'ici la fin de l'année.

Sa place au sein de l'AEUM

Comme la plupart des nombreux commissaires de l'AEUM, la commissaire francophone relève de Clara Péron, vice-présidente Affaires universitaires. Lorsqu'elle a besoin de ressources et de support pour ses projets, Valérie va donc voir Clara Péron



Valérie Grenier-Lafon

qui sert aussi habituellement d'intermédiaire avec les autres membres de l'exécutif. «Valérie est un individu dédié qui prouvera être un avantage pour les étudiants francophones, le conseil et l'exécutif de l'AEUM»,

peut-on lire dans le rapport du comité exécutif présenté le 12 octobre dernier au conseil de l'AEUM, démontrant la vision très positive de Valérie qu'a l'AEUM. Sa carrière commence donc très bien. ☉

LA MARCHE NE FAIT QUE COMMENCER

ANNABELLE SEERY

Avec cinq millions de signatures, des délégations provenant de 159 pays, la solidarité était décidément présente à New York où les revendications des femmes de partout se sont faites entendre le 17 octobre dernier. Que de mieux qu'une marche pacifiste mondiale pour enrayer la violence faite aux femmes?

Il y a exactement une semaine, des femmes de 159 pays et territoires se sont rassemblées à la Place des Nations Unies à New York. Dans le cadre de la Marche mondiale des femmes en l'an 2000, plus de 5000 personnes étaient présentes pour soutenir 17 revendications mondiales, une loi cadre pour l'élimination de la pauvreté et l'arrêt des mutilations sexuelles. Venant d'aussi loin que du Niger ou du Venezuela, les femmes, souvent vêtues de tissus aux couleurs de leur pays, ont chanté et scandé des slogans à travers les rues de la Grosse Pomme. De longues minutes durant, les marcheuses et les quelques marcheurs, solidaires des femmes pauvres et violentées, ont déambulé en silence. Un calme étonnant pour une ville si animée.

Il n'est pas nécessaire de donner de statistiques alarmantes sur la condition des femmes pour reconnaître que la violence et la pauvreté qu'elles subissent sont intolérables : par milliers, elles se font battre, violer et mutiler, par milliers, elles n'ont pas accès à l'éducation et à la dignité humaine. C'est pour toutes ces femmes que la mobilisation a été effectuée. C'est pour leurs sœurs sans voix que les femmes ont marché.

Jours de premières

Au total, environ cinq millions de signatures ont été recueillies à travers le monde, dont plus de 200 000 au Québec. Il s'agit de la plus grande mobilisation jamais vue pour le mouvement féminis-

te. De mains en mains, des paquets contenant les cartes d'appui se sont rendus aux locaux des Nations Unies. Moment d'émotion et de communion entre les femmes présentes, lien entre les femmes restées dans leur pays et les dirigeantes.

Malgré l'appui considérable obtenu, les gouvernements n'ont pas semblé ébranlés. Le silence du gouvernement social-démocrate québécois (qui n'a donné réponse qu'à quelques-unes des 20 revendications provinciales), s'est poursuivi lors de la rencontre qui a eu lieu à Washington avec le président de la Banque Mondiale, M. James Wolfensohn et le directeur du Fonds monétaire international, M. Horst Köhler, le 16 octobre. Une délégation de femmes a toutefois pu présenter son point de vue durant environ deux heures et émettre des suggestions pour éliminer pauvreté et violence dans le monde. Aucune position formelle n'a été prise par les «dirigeants économiques» du monde, mais les femmes au moins ont été écoutées ce qui ne s'était jamais vu. La rencontre avec la suppléante du Secrétaire général des Nations Unies, M. Kofi Annan, retenu en Égypte, n'a pas non plus apporté de réponses concrètes.

Ce n'est que le début

Le bilan des activités de la Marche mondiale des femmes en l'an 2000 permet de constater que la marche ne fait que commencer. Mme Françoise David, présidente de la Fédération des Femmes du Québec (FFQ), groupe instigateur du projet international, affirme que l'éducation populaire n'est pas terminée. Elle croit qu'il faut que le pouvoir retourne aux dirigeants politiques plutôt qu'économiques si nous voulons enrayer la pauvreté. Même si ses discours à Montréal et à New York semblent se radicaliser, Mme David prône toujours le pacifisme et la solidarité.

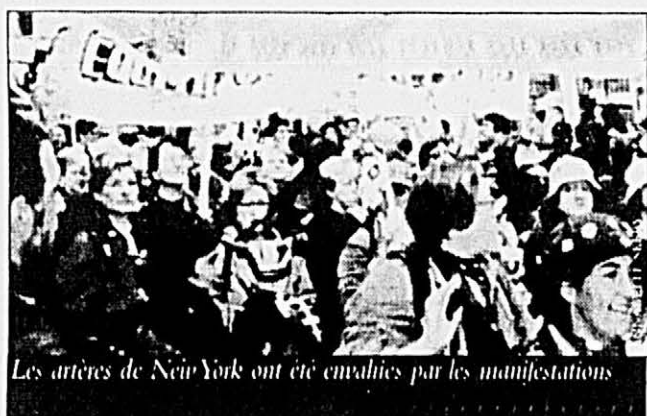
Devant si peu d'ouverture de la part des dirigeants gouvernementaux et d'organisations mondiales, on pourrait croire que les femmes rangent souliers et pancartes pour retourner dans l'ombre. C'est mal connaître leur détermination et la foi en leurs convictions. Les femmes du monde entier, jeunes, vieilles, blanches, noires, handicapées, travailleuses du sexe et immigrantes se tiendront la main et continueront à marcher pour qu'enfin les femmes et les enfants ne soient plus victimes



Quand la cause en vaut la peine, toutes les formes d'expression sont bonnes

de la pauvreté et de la violence. Elles fouleront le chemin que d'autres femmes ont défriché jusqu'à ce que le monde change. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus 2000 bonnes raisons de marcher. ☉

Pour d'autres informations : www.ffq.qc.ca



Les artères de New York ont été envahies par les manifestations

McGill: Cap sur l'international

JOSEPH REYNAUD

L'heure est aux mutations et les universités innovent. Le nombre d'échanges et de partenariats avec des écoles étrangères ne cesse de croître. Il semblerait même que le degré "d'internationalisation" soit devenu un critère sélectif pour l'appréciation d'une université.

On parle souvent de globalisation à l'heure actuelle. La première image qui nous vient à l'esprit est sans doute celle des grandes multinationales, ces compagnies qui tissent leurs réseaux et grossissent à vue d'oeil. Mais ce ne sont pas uniquement les domaines économiques et culturels qui se transforment: les universités s'adaptent elles aussi aux nouvelles règles du jeu.

Dans leurs listes d'objectifs, les écoles incluent à l'heure actuelle une ouverture sur l'international. Espérons que c'est la formation des étudiants à un environnement international qui motive tout cela, et non pas des gains économiques ou pire idéologiques! Il demeure que les échanges classiques et quelque peu restreints d'étudiants évaluent actuellement vers des échanges de plus en plus institutionnalisés. La coopération intellectuelle se développe elle aussi, comme le démontre la création d'un Institut d'Etudes Européennes    McGill.

Préparez vos valises! L'Université Laval    Quebec a inauguré cette année avec la création d'un projet appelé "Profil International", qui vise à envoyer dix p. cent des étudiants de premier cycle à l'étranger pour au moins une session. En temps voulu, cette initiative est prévue pour s'étendre aux deuxièmes et troisièmes cycles. Gilles Breton, directeur du Bureau International de l'Université Laval    Quebec et responsable du projet, y voit une "internationalisation des stratégies universitaires". Les étudiants bénéficient à vrai dire d'une aide financière relativement alléchante (environs deux-mille dollars) et l'accès au programme n'est pas excessivement difficile, les critères étant principalement la maîtrise de la langue étrangère et un CGPA de 2.7.

Mais la pierre d'angle de ce projet est son institutionnalisation: les étudiants sont assurés avant leur départ que les cours pris à l'étranger seront crédités et comptent vers l'obtention de leur diplôme, grâce à un système d'équivalences interne. Plus de risques d'apprendre au retour que les cours pris à l'étranger ne peuvent être crédités! Limiter la prise de risque et établir un cadre de support pour inciter les étudiants à tenter l'expérience, voilà le secret de la réussite de ce projet.

La coopération intellectuelle? Nous en avons

l'exemple parfait devant les yeux. McGill, en partenariat avec l'Université de Montreal, a inauguré il y a deux semaines la création d'un Institut d'études Européennes. L'impulsion de la Commission Européenne en est l'origine, et l'ambassadrice de l'Union Européenne    Ottawa, Danièle Smadja était présente et prête à répondre à nos questions. Elle voit une similitude entre l'expérience de l'unification Européenne et l'expérience du fédéralisme à la canadienne, et désire que "l'Europe et le Canada poursuivent ensemble des études de ces processus d'intégration."

Les universités de Colombie-Britannique, York, Toronto et Carleton sont comme McGill des laboratoires pour cette coopération accrue qui vise à développer des "synergies" entre écoles Européennes et écoles Canadiennes. La Commission débloque des fonds importants pour promouvoir les études portant sur l'Europe (comme des bourses d'études), pour établir des partenariats entre départements universitaires, et pour favoriser la coopération entre les écoles.

McGill compte d  j de nombreux étudiants internationaux, en particulier des Français qui bénéficient de la relation privilégiée entre le Québec et la France pour étudier en Anglais à des coûts abordables. La Commission Européenne

visé simplement à encourager la coopération entre les   tats Membres et le Canada, et non pas à instituer un programme uniforme Européen (ce qui est hors de sa juridiction). Il est donc probable que des accords bilatéraux comme celui "Québec-France" persistent et peut être que d'autres seront créées au niveau des universités européennes et canadiennes.

Mais cette coopération accrue, celle que l'on qualifie "d'ouverture sur le monde", est en réalité une ouverture sur une partie du monde seulement. Il semblerait que l'internationalisation des universités concerne principalement ceux qui ont les fonds nécessaires pour un tel investissement. Hormis quelques initiatives qui se cantonnent au développement économique et social des pays du "Sud", cette initiative concerne principalement les écoles nord-américaines, européennes, et australiennes. Afin de développer une réelle prise de conscience et de responsabilité mondiale, il est nécessaire que de tels mouvements touchent aussi les laissés pour compte de la globalisation. Si l'impératif d'un tel projet réside dans le rapprochement des citoyens du monde, alors il devrait être étendu à la majorité de la population mondiale qui vit en dehors de notre bulle de prospérité.   

L'activisme s'infiltré entre les murs gris

ANNICK BRABANT

L'activisme est un phénomène bien vivant à McGill. La soirée de l'activisme tenue à la Maison Thompson jeudi dernier le confirme. Cinq conférenciers membres de différentes associations activistes s'y sont succédé, devant une assemblée d'une trentaine de personnes.

   l'honneur de cette soirée étaient les associations activistes étudiantes, représentées par trois conférenciers. Phil Ilievsky, de la branche québécoise du CFS (la Fédération canadienne des étudiants), a d'abord abordé le sujet des diverses associations étudiantes ayant évolué au Québec depuis 1975. ANEEQ, FEUQ, FECQ, MDE, CFS, l'historique de chacune de ces organisations a été retracée, avec mention de leur orientation politique et de leurs caractéristiques particulières. "L'élimination de la dette, de la pauvreté et la privatisation de l'éducation", telles sont les principales préoccupations du CFS-Q selon son représentant. Ilievsky a terminé son discours avec un appel visant à contrer la "vision productive de l'éducation", sujet dont il est d'ailleurs question dans la publication de CFS-Québec, Ruckfus.



Les rangs de l'activisme sont bien présents à McGill.

Mike Conlon, deuxième conférencier et détenteur de la chaire du CFS au niveau national, a quant à lui expliqué avec beaucoup de dynamisme la menace que représente la privatisation de l'  ducation. Il a souligné le rôle important que joue le gouvernement, dans ce processus, ce qui ouvre grand à l'implication significative des corporations dans les milieux universitaires et collégiaux. Aussi digne de mention: son désaccord avec le "mini-budget Martin", lancé mercredi dernier, à cause de ses répercussions sur le milieu étudiant. "Notre seule force", s'est-il exclam  , "c'est de mobiliser nos membres".

Le troisième conférencier occupe le poste de chaire du Conseil national d'étudiants gradués. Joel Duff a lui aussi exprimé son accord quant à l'importance de l'unité étudiante. Les étudiants gradués, ayant une plus longue expérience dans le milieu universitaire, se doivent à son avis d'agir en tant que mentors, en adoptant une attitude "active face aux réalités étudiantes".

Laissant de côté les mouvements activistes étudiants, les deux derniers conférenciers ont adopté une attitude moins politique que leurs prédécesseurs. Représentants d'Amnistie Internationale, ils ont présenté la toute nouvelle campagne de l'association - lancée mercredi 18 octobre dernier - en soulignant que tous peuvent y apporter leur contribution en signant les lettres adressées aux dirigeants des pays n'ayant toujours pas signé la charte d'amnistie Internationale contre la torture.

La soirée s'est conclue avec la présentation de Cantilivers, un groupe qui se donne comme mission de construire la paix en faisant conn  tre à travers le monde les actions d'individus qui contribuent à restaurer la paix dans leur communauté. L'organisme a à son actif plusieurs publications, dont "Cantilivers volume 7" qui traite d'un sujet bien d'actualité: le conflit israélo-palestinien.   

Le Réseau: le club des clubs

ANNIE SABOURIN

Un nouveau club entièrement francophone voit le jour cette année: le Réseau, le club des clubs.

Il s'agit d'une idée de longue date de l'ancien commissaire francophone Louis-Philippe Messier qui, avant cette année, n'avait pas l'appui nécessaire pour lui donner vie. L'arrivée de Valérie Grenier-Lafon, la commissaire francophone actuelle de l'AEUM, a tout changé. Sous leurs efforts combinés, le Réseau est en train de prendre forme.

Le Réseau est un club francophone dont toutes les réunions sont en français, mais qui est ouvert à tous (francophones comme anglophones). Le critère principal pour être membre du Réseau est d'appartenir à un autre club quel qu'il soit, car l'objectif de ce nouveau club est de faire en sorte que les francophones s'impliquent plus dans la vie étudiante. Le Réseau propose d'arriver à

cette fin en informant les étudiants de ce qui se passe dans les autres clubs et dans la vie mcgilloise en général par le biais de rencontres, habituellement bi-mensuelles, et de courriels.

L'organisation de nombreuses activités, souvent avec le concours d'autres clubs, est aussi au programme du Réseau. Ces activités se font par le biais de comités d'action se dissolvant une fois le projet terminé. Pour l'instant, toutefois, parce que le club démarre, aucun projet n'est encore sur la table si ce n'est la recherche de commanditaire pour agrémenter les rencontres.



Pour plus d'information, contactez Valérie Grenier-Lafon au 398-3001 extension 094918.   

Littérature

Le désir du conte

DANIEL DESCHÊNES

Résister au conte sous prétexte qu'il n'est qu'une vulgaire transposition écrite d'une oralité populaire serait boudier un plaisir immense: celui d'entendre résonner la vie de la voix. Aussi, est-il bon de retourner à une certaine humanité, à une joie de l'écoute dans un monde où celle-ci est banalisée, synthétisée (la voix du métro, les boîtes vocales, les publicités, etc.). Nous parlons tant, mais écoutons si peu...

Les   ditions *Planète Rebelle* publient cette année un deuxième recueil de contes qui ont été narr  s à la Grande nuit du conte. Dirigé par Marc Laberge, il comprend sept collaborations en plus de la sienne ainsi qu'un disque compact d'accompagnement qui donne la version enregistrée en direct de cinq des huit contes. Comme quand nous étions jeunes et nous nous laissions guider par la voix de speakerines diverses qui nous racontaient Cendrillon, Blanche-Neige et compagnie...

Ici, pas de petite cloche pour nous dire quand tourner la page, mais une   me, un désir, un amour. Les collaborateurs du recueil étant de multiples nationalités, c'est dans l'imaginaire de plusieurs pays que nous plongeons et on sent que les animateurs se nourrissent du folklore avec une délectation contagieuse.

Il faut entendre sur le disque compact l'Haïtienne Joujou Turenne faire participer à grands cris la foule, adulte, dans le récit. L'alliage de musique, de danse, de paroles,

d'intonations est le véritable art de conter. «La Mort», son conte, raconte l'histoire de la Mort qui, dans une époque lointaine, venait chercher, en habit de soirée, les gens qu'elle considérait prêts pour l'autre monde, jusqu'au jour où un forgeron lui a crevé les yeux avec du fer chaud. Penaud  , elle se retrouve devant Dame Nature qui a pitié d'elle, et c'est depuis cette rencontre entre Mort et Mère Nature que la Mort est invisible, inodore et sournoise. Savoureux.

Il y a aussi ce conte de Lorette Andersen qui reprend l'histoire de Lilith (aujourd'hui le symbole du Lilith Fair, festival musical réunissant, vous aurez deviné, des femmes militantes dont Sarah McLachlan), femme que Dieu a envoyée au fond de la mer Rouge parce qu'elle refusait d'être l'en-dessous-du-missionnaire d'Adam dans les ébats amoureux. Celui-ci, qui s'ennuyait quand même un peu dans ce monde où il était seul, implora Dieu, qui lui cr  a une autre femme en prenant une de ses côtes, ce qui fait dire à Andersen: «C'est Dieu qui

l'a accouchée, mais c'est tout de même avec la chair d'Adam qu'elle a été faite, la fameuse Ève. Ce qui fait qu'Adam est le père, la mère et l'époux d'Ève.   a fait beaucoup pour une seule femme!» Verve et humour grinçant, donc, dans cette version «féministe» de ce ménage à trois.

Vous ne regretterez pas l'heure que vous consacrerez à la lecture du recueil,



Contes traditionnels qui vous ramènent en enfance

mais, malheureusement, comme nous l'avait pourtant laissé espérer la préface, le conte ne s'y trouve pas vraiment renouvelé. On voit dans certains une ironie toute proche de celle de Voltaire, dans la mesure où l'intelligence et le destin se marient pour sauver l'homme de la barbarie et de l'ignorance des autres. Dans d'autres, le sujet, non le traitement, est tout simplement   cul  . Et bien sûr, dans tous les contes sans exception, la morale est conservée en valeur absolue.

Disons que la beauté du conte vient de son potentiel de sociabilité. C'est une façon d'entrer en contact, de renouer les liens avec le folklore (aujourd'hui couvert d'un macadam d'une modernité attrist  ante), avec le voisin, l'enfant et la communauté à travers une histoire aux vertus interculturelles. Mais comme écouter ensemble et se laisser fasciner sont deux actions que le cynisme actuel tend à rendre caduques, les meilleurs conteurs devront redoubler d'ardeur pour ne pas que s'évapore leur belle tradition.   

La grande nuit du conte, LABERGE, Marc (dir.), Montréal, Planète Rebelle, 2000, 69 pages.

Cinéma

Douloureusement bon

FRANÇOIS PRADELLA

Chaque année, il y a un film qui touche par sa sensualité, par sa force et son courage. Cette année, c'est *Dancer in the Dark*.

Pour ceux qui font les critiques de films, c'est soit blanc ou noir. Ils n'aiment pas le gris, le mystérieux, le flou. Or, *Dancer in the Dark* se situe exactement au milieu de ce «no man's land». Les critiques ne sont pas unanimes, elles sont plutôt confuses. Roger Ebert, le célèbre critique américain: «Je voulais applaudir et huer en même temps. Ceci est un compliment.» La confusion est donc de mise pour ce film d'une beauté inégalée.

Avec un réalisateur danois, Lars Von Trier, des acteurs européens, Bjork, Catherine Deneuve et j'en passe, et une action se déroulant vers 1950 dans une usine du sud des   tats-Unis, il y a de bonnes chances que ce film suscite la controverse. Von Trier, un des auteurs du Dogme 95, est un manifeste de la chasteté cinématographique. Ce manifeste n'autorise que des caméras à l'épaule, que de l'éclairage naturel et bien d'autres restrictions. Tout

cela dans le but de redonner au cinéma une touche hyper-réaliste.

L'histoire

L'histoire est bien simple. Bjork joue Selma, une immigr  nte t  ch  e et mère célibataire vivant pauvrement avec son fils dans un trou paum   des USA. Atteinte

d'une maladie visuelle dégénérative, elle sait que son fils souffre aussi de la même maladie. Selma travaille donc pour lui payer une opération qui pourra l'empêcher de devenir aveugle. Et pour oublier ses souffrances, elle s'évade, avec sa copine Cathy (Catherine Deneuve) dans des musiques et des danses de rêve...



Bjork dans toute sa splendeur

Le verdict

Comme l'a dit Von Trier, Bjork n'est pas une bonne actrice, car elle se transforme littéralement en Selma (un peu trop en fait pour une actrice). Et il a raison. Durant deux heures et des poussières, on sent que Bjork est Selma, qu'elle ressent sa douleur et la manifeste. On sait que ce n'est pas de la comédie, que ce n'est pas faire semblant. Bjork est vraie, elle est pure. L'image, qui n'est pas stable, agace au début mais contribue à rendre l'histoire plus dramatique. Mais est-ce vraiment un drame? Classé comme étant une comédie musicale, ce film est aussi d'une intensité dramatique quasi inégalée (vers la fin du film, des gens se fermaient les yeux tellement le dénouement est intense). La musique, composée par Bjork, cadre merveilleusement bien avec le style éclectique du film. Bref, l'oeuvre dans son intégralité est d'une puissance effroyable. Certains diront même qu'il est insupportable tellement le spectateur pénètre l'univers de Selma. *Dancer in the Dark* explore, surprend et attriste. Superbe réussite.   

Musique

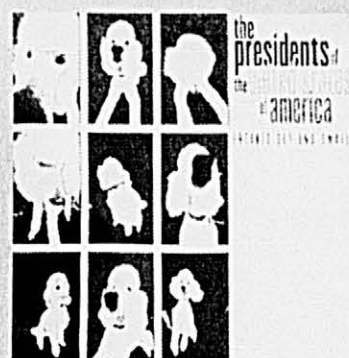
Critique DC

The Presidents of the United States of America

Freaked out and Small

The Presidents of the United States of America auraient tout avantage à suivre Bill Clinton... dans sa retraite. Puisque c'est après huit ans que le Président américain est tenu de se retirer de la politique, espérons que le band formé en 1993 traverse, avec *Freaked out and Small*, les derniers milles de son aventure musicale. Le trio musical composé d'adultes-mais-éternels-pubertains-ambivalents-et-fiers-de-l'être, semble avoir un penchant marqué pour l'imitation et l'argent vite fait. Ils (ab)usent des guitares-abeilles agressives, des amplificateurs-maringouins affamés, de la batterie-mouche-ts  -ts   nerveuse et du chanteur excusez-moi-je-suis-en-train-de-muer. Ils (re)créent ce bourdonnement continué, douloureux pour les oreilles, que l'industrie musicale a réussi à chasser avec ses tapettes    mouches et ses insecticides traditionnels. Parce qu'une heure à s   faire torturer par les insectes, c'est long longtemps, on peut se complaire à imaginer une nouvelle sorte de tapette ou de RAID, beaucoup plus puissante.   

ANNE-MARIE ROLLIN



Théâtre

Pas de théâtre de la Grenouille cette année

ANNIE SABOURIN

Pas de théâtre francophone cette année à McGill. C'est, semble-t-il, ce qui se passera si d'ici mercredi, le Théâtre de la Grenouille, la seule troupe francophone de l'AEUM, ne se trouve pas de salle pour présenter sa pièce.

Depuis dix ans, le Théâtre de la Grenouille présente une pièce par année, habituellement au théâtre Players situé dans le centre universitaire Shatner. Cette année, pourtant, le Players a refusé de produire leur pièce et la Grenouille n'a pas trouvé depuis une salle où se produire.

Refus de production

Cette année, le Players produit uniquement trois pièces, alors qu'il en a produit cinq l'an dernier. «Il y a évidemment une question de manque d'argent [...] et la salle tombe en ruine. Nous voulons donc investir dans le théâtre et faire plus de publicité, nous devons donc accepter moins de pièces», a affirmé Michal Zilberman, la présidente du Players. Les trois pièces ont été choisies au cours d'un processus très sélectif en avril dernier comprenant la remise d'une proposition détaillée ainsi qu'une entrevue. La pièce de la Grenouille a été refusée pour des raisons artistiques. Il n'y a pourtant pas de ressentiment à cet égard du côté de la Grenouille. «On comprend la

position de Players d'avoir refusé de nous produire pour des choix artistiques», affirme Rami Massie, président de la troupe.

Louer la salle, le cœur du problème

La Grenouille doit donc se produire elle-même. Il lui faut toutefois une salle. En avril, après l'annonce du refus, le Players a affirmé à Cédric Laval, l'ancien metteur en scène, qu'il serait possible de louer la salle pour y présenter la pièce. Mais, lorsqu'il a fait les démarches en mai, Jean-Olivier Vachon, le metteur en scène actuel, s'est fait offrir le mois de décembre ou d'avril, périodes des examens finaux. Après quelques démarches au cours de l'été, la Grenouille est revenue à la charge au début de la session auprès du Players et s'est vu offrir, il y a deux semaines, la première semaine de janvier, le début de la session, soit trop tôt pour être viable.

«Il s'agit des seuls temps disponibles autre que le mois de septembre en raison de nos trois productions. Nous ne pouvons

pas leur offrir les périodes entre les productions parce que les décors sont en place et que les répétitions s'y tiennent», explique Michal Zilberman. Pourtant, la Grenouille ne semble pas tout à fait convaincu et demande plus d'explications à ce sujet.

«On comprend la position de Players d'avoir refusé de nous produire pour des choix artistiques»

L'AEUM dans tout cela

Le Théâtre de la Grenouille est un club a part entière de l'AEUM et la salle de théâtre du Players est sous la gérance de l'AEUM. La Grenouille a donc contacté Chris Gratto, vice-président Clubs et service au printemps dernier après la première offre du Players dans le but de lui parler de ses problèmes. Au début de ce semestre, la Grenouille est passée devant le comité des finances pour obtenir le budget de 2000\$ qu'elle avait besoin pour louer une salle. «La réaction a été que puisque le Players est dans le bâtiment [Shatner], pourquoi ne pas leur trouver une semaine? Le consensus a été qu'ils allaient tenter de faire pression sur le Players pour qu'ils nous donnent une semaine», commente Rami Massie concer-

nant cette session. Chris Gratto est allé voir le Players jeudi dernier et a déploré le manque d'espace pour les répétitions. Pour Michal Zilberman, il s'agit d'un pas en avant, car «c'est la première fois que je vois un membre de l'AEUM s'intéresser à nous et à nos problèmes». En attendant, la Grenouille n'a toujours pas de salle où se produire cette année.

Une question de langue?

«Pourquoi pensez-vous qu'une pièce francophone va intéresser un public majoritairement anglophone à McGill?» a été une des questions posées lors de l'entrevue de présentation de la Grenouille auprès du Players. «Il s'agit de la procédure normale, nous demandons aux personnes comment ils pensent rejoindre un public non-ciblé par la pièce, cela dans le but d'attirer le plus de gens possible et de faire plus d'argent», a répondu Michal Zilberman lorsque questionner au sujet de cette question. Elle croit d'ailleurs que le théâtre francophone doit continuer à McGill. Pour elle, la langue n'a aucun rapport dans le refus du Players de produire la Grenouille cette année. «Je déplore le fait qu'ils croient qu'ils devraient être acceptés parce qu'ils sont francophones», a-t-elle continué. ☺

Théâtre

Territoire: un silence à combler

ZDENKA DOBIASOVA

La salle est petite, six ou sept rangées de sièges sur la longueur. Pas de rideau, peu de différence de niveau. Le spectateur est plongé directement dans les événements de la pièce et les acteurs sont ses égaux. Pas de séparation, pas de distance.

La lumière perdue dans la fumée blanche donne à tout un aspect de rêve mi-éveillé et efface les couleurs, tout comme si les personnages sortaient d'un vieux film noir et blanc.

Noir et blanc sont aussi le texte et le ton sur lequel les personnages vivent leurs tragédies personnelles. Pierrot revient dans son petit village natal pour assister à l'enterrement de Dave.

Ce dernier a été battu à mort à propos d'une affaire obscure de territoire, qui se

rattache à un vieux pari et une histoire de fontaine naturelle. Pierrot décide de le venger et se lie avec Mélanie, la fiancée enceinte de Dave, et son frère qui joue les ninjas. Leur cible: le policier tyrannique du lieu, symbole de «tout ce qui s'oppose à la vie». C'est un homme raciste, cruel et arrogant qui abuse du pouvoir de son uniforme, mais qui est étroitement contrôlé par sa mère aveugle. Ils finiront par prendre leur revanche sur lui, mais les choses ne vont pas comme prévu et les deux morts qui

s'en suivent, celle du policier et celle de Pierrot lui-même, sont plus des accidents malheureux et absurdes que des conséquences d'actes réfléchis. L'absurde réalité-rêve est complétée par les interventions de la serveuse Suzie, femme d'un âge indéfini, qui refuse de voir et de savoir ce qui se passe autour d'elle, qui pourtant croit encore à l'amour salvateur. Le seul personnage entièrement positif est Garo (merveilleusement incarné par Michel Mongeau), ce magicien raté, un esprit bon et ridicule dans son apathie et tout de blanc vêtu. Il est une sorte d'ange gardien peu réussi de Pierrot, son conseiller et son guide.

Même si l'histoire semble bien simple, mais les dialogues traduisent un malaise profond par rapport à la réalité, une philosophie de l'absurde à laquelle le jeu des acteurs fait entièrement justice.

Tout ici, ou presque, est fait pour choquer. Il y a beaucoup de cruauté «facile», insensée. L'humour noir y gagne de nouvelles dimensions. On y retrouve des éléments classiques du complexe d'Oedipe et le thème de l'inceste qui revient plusieurs fois. On s'attaque à des conventions de notre société policée. Des questions nous viennent: pourquoi penser qu'un aveugle ou une femme enceinte sont plus innocents, plus purs que nous autres? La révolte de la vie contre le pouvoir a-t-elle un sens? Notre notion de justice est-elle vraiment juste?

En plus d'être une critique des conventions sociales à qui on obéit aveuglement, la pièce est aussi une réflexion sur le racisme et sur l'abus de pouvoir.

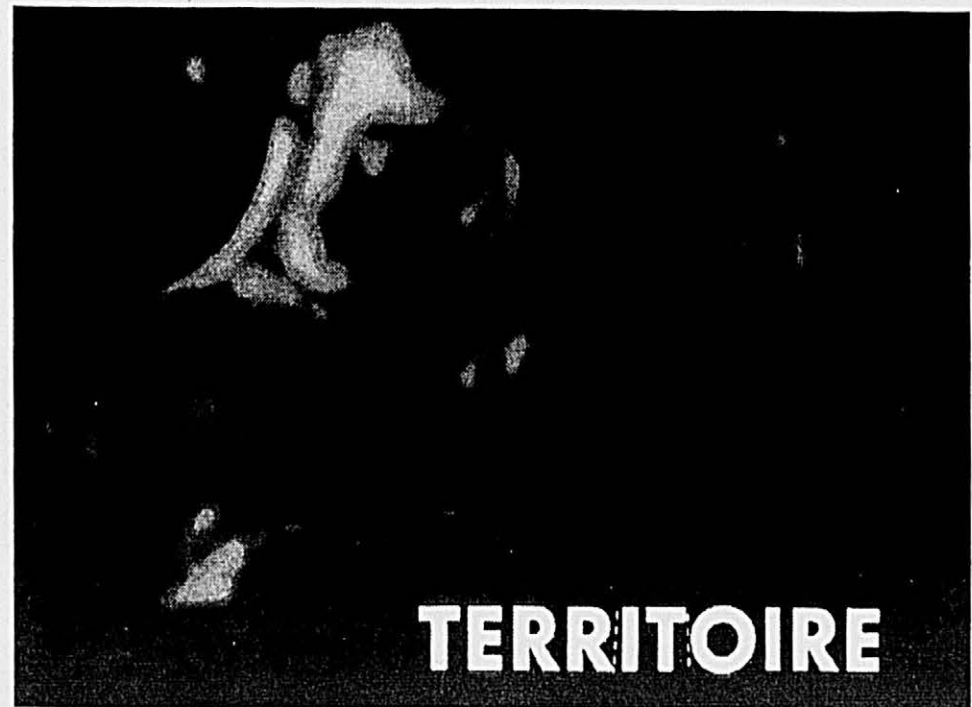
Enfin, cette pièce est un cri de douleur sur la condition humaine. On se moque d'a-



La douleur de la condition humaine

bord des rêves et des illusions humaines, mais à la fin c'est tout ce qui reste. La mémoire, cette «chienne éventrée au fond de [la] tête» de chacun, y est dénoncée comme trompeuse. La vie est comme un territoire dont on doit prendre possession. Que l'on se doit de défricher. Chacun définit le sien et le défend ensuite contre tout et contre tous. C'est une lutte insensée au résultat peu sûr. Et pourtant, ce territoire «c'est ce que l'homme a de plus précieux».

← Territoire, écrit et mis en scène par Patrice Dubois, une création du Janvier Toupin Théâtres d'Envergure, du La Licorne du 19 octobre au 11 novembre. ☺



Cinéma

Haut-de-forme !

ANNE-MARIE ROLLIN

Reconnaissance de la compétence au FCMM

On peut crier chapeau aux organisateurs de la 29e édition du Festival international du nouveau Cinéma et des nouveaux Médias de Montréal qui prenait fin avant-hier soir. Mais quel type de couvre-chef, au juste, mérite le FCMM pour son volet cinéma?   loge critique sur l'ensemble de l'  v  nement.

Avec ses longs métrages aux multiples prix internationaux ainsi que son cinéma numérique, ses présentations spéciales, ses documentaires, ses courts et moyens métrages ses hommages et ses portraits audacieux, rien ne lui irait mieux qu'un chapeau distingué, réservé à l'élite et aux gens de goût. Ce n'est pas parce qu'y sont présentés des films dits «modernes», qu'il tombe dans le mauvais goût. L'esprit critique est présent de A    Z dans le processus de sélection auquel se soumet l'équipe de la programmation dans ses excursions à Berlin, Cannes, Venise, Londres, Paris, Osnabrück... On y découvre à coup sûr plusieurs films et réalisateurs. Bon, d'accord, les films pré-

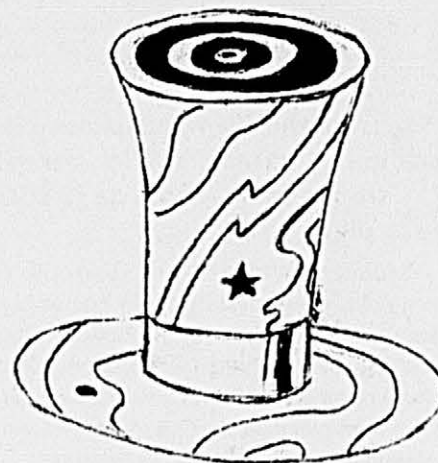
sent  s étaient excellents et diversifiés, mais le festival en lui-même était-il bien structuré? La question du contenant versus le contenu tient toujours.

La formule du FCMM est professionnelle. Horaire distribué gratuitement dans le Voir, pratique et très clair, qui ne laisse pas dans le néophyte dans les vapes (comme celui du Festival international des Films du Monde). Horaire, catalogue et sites web au niveau de langue relevé et sans fautes d'orthographe (dans les deux langues officielles). Descriptions de films qui n'en disent pas trop et que l'on approuve même après la représentation parce qu'elles ne sont pas emplies d'interprétations personnelles.

  quipe dynamique et disponible, tant pour le public que pour les médias. L'Excentris comme quartier général, une bâtisse à l'architecture superbe, qui a beaucoup de classe. Salles sans l'odeur de popcorn gras-seux qui fait immanquablement saliver. Sièges confortables et classiques avec leurs bras en cuir. Et le plus important: représentations qui ne commencent jamais avec plus de cinq minutes de retard.

Les organisateurs ont fait preuve de rigueur et d'excellence. Ils ne sont pas tombés dans le panneau classique de «la compétence n'est pas valorisée parce que l'incompétence est généralisée».

Pour leur signifier que leur compétence n'est pas passée inaperçue, je décerne au FCMM ni plus ni moins le haut-de-forme! Pas le traditionnel haut-de-forme noir, mais plutôt un très coloré qui saura survivre à l'épreuve du temps.   



La 30e édition du Festival international du nouveau Cinéma et des nouveaux Médias de Montréal (FCMM) se déroulera du 11 au 21 octobre 2001.

Cinéma

Trésors du FCMM

ANNE-MARIE ROLLIN

Le FCMM s'est adonné dimanche soir dernier à l'exercice traditionnel de la soirée de clôture. Le dévoilement des récipiendaires et la présentation du dernier film de Robert Lepage, *Possible Worlds*, étaient les plats principaux au menu. Les festivaliers assidus se gardaient quand même de la place pour le dessert.

Eux, ils se soumettaient (ou plutôt se complaisaient)    l'exercice mental du compte-rendu, à l'énumération des perles du festival. Et elles viennent en colliers, car les hôtes ont été reçus avec magnificence. De quoi devenir de véritables   picuriens!

Heureusement, plusieurs trésors du festival seront présentée dans certaines salles de la métropole. Conseil d'ami: gardez précieusement l'horaire du festival et de surveillez les horaires de cinéma. C'est qu'on ne sait pas vraiment encore ce qui sera distribué ici. Pour vous aider dans vos démarches, voici les récipiendaires des principaux prix du festival.



Prix Spécial du Jury : *Thomas est amoureux* de Pierre-Paul Renders (Belgique / France)



Prix du long métrage Banque Laurentienne (LOUVE D'OR) : *In The Mood for Love* de Wong Kar-wai (Hong Kong)



Prix du Public Volkswagen : *Les Glaneurs et la glaneuse* de Agnès Varda (France)



Prix du scénario Radio-Canada : *Amores Perros* (Amours chiennes) de Alejandro González (Mexique)

*Autres prix décernés: prix de la meilleure présentation de scénario de court métrage SODEC : *L'écarté* de Marc Roberge
Prix du court et moyen métrage Bell Canada (LOUP ARGENT  ) : *Neulich à de Jochen Kuhn* (Allemagne)   

Entrevue

La passion Yousy

ÉVANGÉLINE FAUCHER

I l y a quelques mois, la cubaine Yousy Barbara lançait son premier album en sol québécois. Aujourd'hui, elle chante au Casino pour faire découvrir au public montréalais la musique qui la fait vivre. C'est dans un fauteuil de coiffeur, au milieu de centaines de perruques qu'elle nous entretient de sa carrière, mais également de son pays et du nôtre. Profil d'une jeune chanteuse    découvrir.

   vingt-quatre ans, Yousy Barbara Ruiz présente une feuille de route pour le moins impressionnante. Il y a quelques années, elle mettait pour la première fois le pied à Montréal alors qu'elle était invitée à donner une prestation dans le cadre du Festival de Jazz. Ce fut le coup de foudre: «Les Montréalais sont pacifiques, accueillants, ce sont des gens qui s'emballent au rythme de la musique. J'ai déjà joué ailleurs au Canada, les gens aiment ma musique, applaudissent, mais ils ne s'emballent pas, c'est diff  rent d'ici.» Depuis, Yousy est devenue citoyenne canadienne et habite Montréal. Cinq années qui auront été plus que profitables à l'explosive Cubaine puisque, outre le Festival de Jazz, elle s'est produite à maintes reprises au Festival Nuits d'Afrique, au Festival Juste pour rire, au Festival d'été de Québec et au Carnaval de Toronto, pendant ontarien de nos Cari Fêtes que la chanteuse ne manque jamais de pimenter de ses airs endiablés de merengue, salsa, bol  ro, mambo et cha cha cha. Hyperactive, la jeune Cubaine profite de ce qu'elle sait faire le mieux, chanter, danser, mais plus encore donner le goût de la fête à son public. Pour voir du pays, elle a ainsi fait des tournées un peu partout à travers le Canada, de Vancouver au Nouveau Brunswick en passant par Toronto et Québec, où elle a fait ses hommages au Capitole.

Rêves de grandeur

Dotée d'une soif de vivre plus grand que nature, Yousy n'entend pas limiter ses ardeurs à nos frontières. Pour elle, la musique est «une langue universelle sans distinction de races, de couleurs et sans esclaves ni maîtres», qui permet d'ouvrir les «portes aux cultures de l'univers». Aussi profite-t-elle de la vague latine pour tenter une percée internationale. Il y a un mois, c'est elle qui ouvrait toutes grandes les portes du Madison Square Garden de New York où, devant trente-cinq mille spectateurs, elle présentait deux de ses compositions lors d'un spectacle réunissant une vingtaine d'artistes hispanophones dont Ricky Martin, le Prince latin lui-même. Déjà une star depuis longtemps, chez elle, à Cuba, Yousy Barbara suscite l'enthousiasme partout où sévit son incroyable tourbillon de paroles et de musique, que ce soit à Boston, Miami, Fort Lauderdale, aux Bahamas, en Espagne ou en Thaïlande. Cendrillon des temps modernes. Pourtant, celle qui, la nuit venue, se fait Reine de la musique latine, vous pouvez la rencontrer demain matin si le cœur vous en dit à la Coiff Ciby sur

Saint-Laurent où, aux heures de grand soleil, Yousy Barbara est coiffeuse. C'est d'ailleurs à ses bons soins que l'on doit les fameuses extensions de Céline Dion. C'est avec la même passion que Yousy nous parle création, musique et poésie ou tresses africaines, perruques et postiches, car pour elle, tous les métiers se valent, une conception de l'existence qu'elle attribue à son éducation en sol communiste: «Ici, si tu nettoies les planchers c'est un sot métier, et si tu es informaticien tu ne travailleras jamais à nettoyer les planchers. Moi je respecte tout le monde, car s'il n'y avait personne pour faire ce qu'on appelle les sots métiers, il y aurait un manque quelque part. Tout le monde est important mais personne ne peut être remplacé, c'est ce que Fidel nous a appris.»

Cependant, si Barbara aime son métier de coiffeuse qui lui permet de dépenser son trop plein d'énergie, il constitue également pour elle un moyen de s'assurer une certaine sécurité financière: «Ici, tu ne vis pas avec la musique tant que tu n'arrives pas au niveau de Céline Dion. Tu joues la fin de semaine, quelques semaines, un mois. Après, c'est fini. Ce n'est pas suffisant.    Cuba, je jouais quatre fois par jour dans les hôtels, au cabaret, dans les festivals, dans la rue. J'étais toujours active. J'étais danseuse et chanteuse professionnelle; c'est ce que l'on appelle une vedette là-bas».

Fidèle

Paradoxalement, c'est aussi pour des raisons financières que Yousy Barbara décide de s'installer à Montréal: «Ma carrière marchait bien à Cuba, sauf qu'on vient ici comme tout le monde pour l'argent.» Et même si elle a compl  tement adopté Montréal ou plutôt que Montréal l'a adoptée et qu'elle jure de ne pas se mêler de politique, on sent bien qu'elle demeure fidèle au *lider máximo*: «Les gens aiment toujours beaucoup Fidel Castro [...] comme tout homme, il y a des choses qu'il a bien voulu faire et qu'il n'a pas réussies, mais tout le monde commet des erreurs. On dit que le Canada est un pays libre, mais il y a, par exemple, les motards qui commettent des délits graves. On sait qui ils sont et pourtant on continue à arrêter tous ces petits délinquants qui vendent de la drogue au coin de la rue. Ici, ce n'est pas la perfection, à Cuba non plus. Seulement, là-bas, on n'a pas de problèmes de violence. Le problème est économique et causé par le blocus américain. C'est pour cette raison seule qu'on quitte notre pays, sinon on serait très content de vivre à Cuba.   conomiquement on n'est pas fort, mais regardez la Colombie qui est forte de ce point de vue, regardez toute la violence qu'il y a là-bas et le nombre de morts. Au Chili, au Pérou, les enfants qui sont encore en âge de jouer travaillent sur le marché noir. Tout ça n'existe pas à Cuba. [...] Les Cubains sont les gens les plus scolarisés d'Amérique latine. [...] Je suis fière d'avoir grandi à Cuba sous le système de Castro. Cela m'a permis de recevoir une bonne éducation, d'avoir un esprit ouvert à toutes les cultures.»

La Belle Province à la moulinette latine

«   Cuba, on nous apprend à vivre en communauté. Ici, on ne vit pas du tout en communauté. On ne connait pas son voisin; les gens se croisent et ne se disent même pas bonjour. Chez nous, on ouvre les portes dès le réveil, on ouvre les fenêtres, on met de la musique et puis tout le monde est content, c'est la fête, c'est toujours la gai  t  . Ici, dès que tu mets de la musique, ou quand tu fais l'amour, les voisins cognent contre les murs», sur quoi Yousy achève dans un éclat de rires «les vieilles sont frustrées». «Ici, on n'entend pas souvent un gars dire à une fille dans la rue «Que tu es belle! Tu as de beaux cheveux» pour lui remonter le moral. Chez nous, les hommes te remontent le moral à plein, c'est pour ça qu'on a envie de s'arranger, d'être cute. Ici, la plupart des femmes ne s'arrangent pas parce qu'elles savent que personne ne va les regarder.» Et on se demande encore pourquoi la délégation cubaine à Sydney a obtenu la palme du plus grand consommateur de condoms!

«Il faut bien réfléchir à savoir si on est riche ou pauvre. Moi, je dis que la richesse d'esprit, la paix spirituelle sont meilleures que la richesse économique. Ici, les gens ont de



belle de jour

l'argent, mais ils travaillent comme des malades la plupart du temps. Ils n'ont plus le sens de la famille. Bien sûr, à Cuba, on est plus dépendant de nos parents parce qu'il n'y a pas d'appartements disponibles. C'est un problème, mais cela m'a permis de développer une très bonne communication avec ma mère.»

N  o-montr  laise

«Mais plus le temps passe, plus je me rends compte de ce qu'il y a de bien ici. Par exemple, les gens sont plus sérieux, plus strict que chez nous. C'est pour cela que votre économie marche bien. Nous, on arrive toujours au moins une demi-heure en retard aux rendez-vous. Les Québécois prennent trop les choses à cœur. Je pense que s'ils prenaient les choses moins à cœur, ils seraient plus heureux.» Ceci dit, Yousy ne voudrait pas vivre ailleurs qu'ici: «J'aime Montréal parce que, si tu veux savoir comment on mange en Chine, en Inde ou en France tu vas dans un restaurant chinois, indien ou français. [...] De plus, je trouve que la jeunesse s'ouvre de plus en plus aux autres cultures, elle va chercher cette richesse qui existe ailleurs. [...] Je me sens bien ici». Et après cette enfilade de paroles ininterrompues si caractéristique de son énergie, Yousy de conclure tout simplement, sincèrement: «Je suis heureuse.»

Yousy Barbara Ruiz qui avait déjà «endisqu  » deux albums à Cuba, a sorti cette année *Contra Viento y Marea*, un disque plein de fougue et de sensualité tout à son image qui réunit douze titres qui mêlent les rythmes latins à de beaux airs de balades douces et amoureuses. Yousy Barbara y est soutenue par douze excellents musiciens, trompettistes, saxophonistes, pianiste, batteur, bassistes, joueurs de trombone, de conga, de timbales et trois choristes. La plupart des chansons sont des créations, paroles et musique, de son cru, mais elle cède également la plume entre autre à Luc Plamondon et    Maria Mercedes Mestres, sa maman. Ne manquez pas d'aller saluer Yousy Barbara au Casino de Montréal ou elle se produira accompagnée de son groupe tous les vendredis et samedis d'octobre, le spectacle est gratuit. Elle vous fera danser sur des airs qui font chaud au cœur, ses propres compositions, mais aussi sur quelques grands succès, *Guantanamera*, *La cucaracha*, *Besa me mucho*. Elle vous accueillera de son sourire enj  leur et, à votre départ, vous serrera dans ses bras pour vous faire la bise.   



belle de nuit

